

Notice sur la famille de Diesbach [suite et fin]

Autor(en): **Daguet, Alexandre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Archives héraldiques suisses = Schweizerisches Archiv für Heraldik = Archivio araldico Svizzero**

Band (Jahr): **5 (1891)**

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-789561>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOTICE SUR LA FAMILLE DE DIESBACH

(SUITE ET FIN)

Pendant que le comte Pierre François de Diesbach se renfermait dans ses fonctions de magistrat fribourgeois et sa propagande ultramontaine, un de ses jeunes frères, Hubert de Diesbach, et un cousin, Louis Romain, officiers de la garde royale, prenaient place parmi ces Suisses héroïques qui défendirent, au 10 août, Louis XVI et l'ordre constitutionnel contre la foule ameutée des faubourgs et dont Napoléon Bonaparte, témoin oculaire, a dit qu'elle appartenait à la plus vile canaille. Après le fatal ordre du roi de poser les armes, Hubert de Diesbach, assailli par les émeutiers, tombait les armes à la main avec cinq de ses soldats, tous fribourgeois, qu'il exhortait en patois à vendre chèrement leur vie. Moins heureux encore, Louis Romain n'échappait au massacre du 10 août que pour périr sous le tranchant de la guillotine et s'honorait par son courage à décliner la compétence du tribunal improvisé qui le condamnait à la mort.

L'histoire de la famille Diesbach doit enregistrer encore deux noms diversement remarquables, ceux de Jean-Joseph Georges, avoyer de Fribourg, sous l'acte de médiation et en 1830, et de son jeune frère Philippe, officier au service de l'Autriche et général à celui de France.

Philippe de Diesbach, né à Fribourg le 2 avril 1778, était un des plus braves officiers de l'armée autrichienne, où il était entré en 1793; enfermé dans Ipres avec tout son régiment, il y fut fait prisonnier lors de la capitulation de cette place.

Envoyé en Italie comme sous-lieutenant, il y fit toutes les campagnes de 1797 à 1800; blessé à la bataille de Spinetto, il était de nouveau à la fameuse journée de Marengo où il était blessé d'un coup de sabre qu'un dragon français lui porta sur la tête et tombait entre les mains de l'ennemi. Rentré en campagne au mois d'octobre de la même année, il assistait comme lieutenant à la bataille de Montebello, 1801. Pendant la campagne de 1805, qui aboutit à la grande bataille d'Austerlitz, il était nommé capitaine dans le régiment de Gemmingen et quittait le service d'Autriche en 1810. Dans l'intervalle, désirant obtenir le titre de chambellan de Sa Majesté impériale, il produisait à l'appui de sa demande *les seize-quartiers* de noblesse apostillés par le landamman d'Affry avec la déclaration que toutes les familles indiquées dans l'arbre généalogique appartenaient à la noblesse ou au


patriciat indigènes ; c'est le tableau de ces familles que nous publions avec cette notice.

A la Restauration, les Bourbons ayant rétabli leur maison militaire, Philippe de Diesbach obtenait son entrée dans la compagnie des Cent-Suisses ou gardes à pied du corps du roi avec le grade de lieutenant et le rang de colonel puis de maréchal de camp (1823). Lorsque la révolution de 1830 eut contraint Charles X de fuir sa capitale, Philippe de Diesbach eut la pénible mission d'accompagner le roi fugitif à Rambouillet et à Cherbourg. Rentré au pays, il mourut à Fribourg en 1842. De ses deux fils établis en France, l'un, Adolphe, chef de bataillon de l'armée française, a trouvé une mort honorable pendant le siège de Metz.

L'avoyer de la République fribourgeoise, Joseph de Diesbach, s'était déjà fait remarquer sous l'acte de médiation par son attachement aux institutions plus ou moins démocratiques de cette époque, et représentait le canton de Fribourg à la Diète de Zurich lorsqu'il apprit le coup d'État par lequel le Grand Conseil de son canton abolissait l'acte de médiation. Ce fut pour lui un véritable chagrin et un sujet d'indignation. Dès lors, cher au peuple par son dévouement au bien public et à la cause de l'égalité, il était confirmé comme avoyer en 1830. Le deux décembre, jour de la révolution où la gendarmerie et la garde soldée avaient reçu l'ordre de tirer sur la foule qui environnait l'Hôtel-de-Ville et menaçait de l'envahir pour arracher l'abdication du Grand Conseil aristocratique, ce fut Diesbach qui empêcha une collision sanglante. En 1835, comme avoyer président du Grand Conseil, il trancha par son vote affirmatif la question de l'établissement de l'école moyenne cantonale, combattue par le parti ultramontain et sur laquelle la représentation cantonale était scindée en deux fractions égales en nombre. Cet acte de courage fut interprété de la manière la plus odieuse dans les journaux du parti qui s'intitulait catholique par excellence et le faisait éliminer du Conseil d'État (mai 1838) ; il mourut l'année même où il était ainsi frappé d'un ostracisme immérité. Joseph de Diesbach n'était pas un homme d'État supérieur en talent et en éloquence, mais par ses vertus privées et civiques par son amour du peuple et sa sagesse pratique, il a été plus utile à son pays que la plupart des politiques contemporains.

On doit à l'avoyer Joseph de Diesbach un récit intéressant sur les dernières années du régiment Diesbach au service de France pendant la grande révolution et dont le chef était Jean-Rodolphe Diesbach, de Berne, maréchal de camp et officier de la garde royale suisse. Ce récit paraîtra dans les *Étrennes fribourgeoises* de 1891, par les soins de M. Max de Diesbach, petit-fils de l'avoyer et secrétaire de la Société

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31
Jean-Frédéric de Diesbach	Marie-Save de Quatrebey	François-Charles de Sigetitz	Marie-Eve de Mettenberg	Nicolas de Montenans	Anne-Marie de Pratzé	Jean de Siecht	Marie-Vereina de Briedeman	François-Nicolas de Boccard	Beatrice de Reynold	Jean de Maillard	Anne-Marie d'Erlach	Nicolas de Muller	Elizabeth de Kessler	François de Dagnet	Marie de Montenans
François-Augustin de Diesbach		Marie-Eve-Beatrice de Sigetitz		Henri de Montenach		Marie-Louise de Siecht		Pierre-Nicolas de Boccard		Rose de Maillard		Balthazar de Muller		Françoise de Dagnet	
4				5				6				7			
Jean-Joseph-George de Diesbach				Marie-Anne de Montenach				Simon de Boccard				Catherine de Muller			
2								3							
Jean-Pierre-Antoine de Diesbach								Françoise de Boccard-Walbourg							
1															
Philippe de Diesbach															
Comte du Saint-Empire, Capitaine au Régiment de Gemingen, au Service d'Autriche															
															
LES 16 QUARTIERS DE PHILIPPE DE DIESBACH, DE FRIBOURG															

cantonale d'histoire de Fribourg, pour laquelle il a déjà fait plusieurs travaux remarquables publiés ces dernières années.

ALEXANDRE DAGUET.

NOTE

La notice qu'on vient de lire pêche par quelques inexactitudes ; je relève les principales. Celui des Diesbach qui fut la tige de la branche fribourgeoise de ce nom et que, sur la foi d'un auteur, j'ai dit être Sébastien de Diesbach, l'ancien avoyer de Berne, se trouve être au contraire dans la personne de Jean Roch, établi à Fribourg depuis la Réformation. L'ancien avoyer que j'ai représenté comme entièrement ruiné, quand il s'établit à Fribourg en 1535, possédait, à ce qu'il paraît, outre le château de Löwenberg, près de Morat, le revenu de la chatellenie d'Avenches, qu'il avait acheté de l'évêque de Lausanne. Les six filles de ce gentilhomme ayant fait de riches mariages auraient été en état de venir en aide à leur père. Enfin, Guillaume de Diesbach dont, d'après l'historiographe Anshelm, j'ai parlé comme ayant laissé 20,000 écus de dettes, n'était pas aussi bas dans ses affaires que l'a dit cet écrivain hostile à la famille Diesbach. La cause de cette hostilité était qu'au début de la Réformation la femme d'Anshelm avait été condamnée à une peine grave et qu'on attribuait cette condamnation à l'influence des Diesbach. Une faute grave d'impression parce qu'elle altère le *sens* de la phrase, doit être corrigée ; c'est celle qui fait arriver François Philippe de Diesbach au *plus haut grade de l'armée* (maréchal de France) au lieu des « plus hauts grades de l'armée. »

Ma notice, au reste, n'est qu'une esquisse de l'histoire de la famille Diesbach ; elle n'a pas la prétention de passer pour une histoire complète de cette famille.

A. D.